

GÉRALD GAILLARD
NICOLAS JOURNET



L'Anthropologie

Objets - Histoire - Courants



L'Anthropologie

Objets - Histoire - Courants



Conception couverture et intérieur: Isabelle Mouton
Crédit photo couverture: © Gérald Gaillard

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :
www.scienceshumaines.com
<http://editions.scienceshumaines.com>

Diffusion/Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2022**

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN 9782361065720

INTRODUCTION

A peine un ethnologue est-il présenté qu'il est sommé d'expliquer la différence entre sa discipline et l'anthropologie, voire l'ethnographie. Pour répondre, la rigueur impose de remonter le temps.

Ethnographie *versus* ethnologie

Si on appelle aujourd'hui ethnographie la collecte des matériaux qui, assemblés en un récit, composent la description d'un peuple ou d'une tribu, la collecte a débuté bien avant l'existence des ethnologues : l'historien voyageur Hérodote a décrit les mœurs des peuples des Balkans, d'Asie mineure, du Moyen Orient et d'Afrique du Nord au 5^e siècle avant J.-C., et a été suivi de beaucoup d'autres. Après la découverte de l'Amérique (1492), les récits se multiplient : Bartolomé de Las Casas (1484-1566) – déclenchant la Controverse de Valladolid –, José de Acosta (1539-1600) et Bernardino de Sahagún (1500-1590). On questionne la place des Amérindiens dans le tableau biblique, et leur rencontre entraîne un examen relativiste des mœurs et croyances européennes (Montaigne, 1533-1592¹). Naissent à la Renaissance les « cabinets de curiosités » exposant animaux empaillés, fossiles, objets d'art et curiosités exotiques. Descriptions et compilations pleuvent au 17^e. Citons Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) pour l'Asie (*Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, 1677) et la *Relation en Australie et en Nouvelle-Zélande* (1642), d'Abel Tasman (1603-1659) inaugurant les connaissances pour cette partie du monde. Au 18^e, le jésuite Joseph-François Lafitau (1681-1746) fait des Amérindiens des « primitifs » au sens de « peuples premiers » (*Mœurs des Sauvages Américains, Comparées aux mœurs des Premiers Temps*, 1724). En 1733, l'expédition maritime de Vitus Bering (1681-1741) attribue un rôle propre à l'ethnographie, et le recensement du monde entre dans une nouvelle phase avec les

1- M. de Montaigne, les chap.VI « Des coches » et XXX : « Des cannibales ». Questionnant à la lumière de l'ethnographie le rapport hommes/femmes et le régime éducatif occidental, l'œuvre de Margaret Mead (1901-1978) est l'exemple d'un tel ethno-prétexte. L'exotisme permet toujours de questionner les usages d'un ordre social.

circumnavigations de James Cook (1728-1779). En 1772, l'historien August Ludwig von Schlözer (1735-1809), invente le mot *ethnographisch* (*ethnos* : peuple, *graphie* : écrit) pour signifier « l'histoire spécifique de chaque peuple » qu'on ne peut ramener à celle d'un autre. Professionnel ou non, l'ethnographe est censé décrire ce qu'il voit et entend. On dit qu'il y a « ethnocentrisme » lorsque l'observateur projette des jugements de valeurs et que sa perception est biaisée par ses propres croyances ou intentions. Les lettres de Chine envoyées par les jésuites ont ainsi tendance à décrire les sociétés qu'ils étudient comme identiques à la leur. Les premiers observateurs de l'Australie comparent les Aborigènes à des hommes préhistoriques européens, puisqu'ils vivent de chasse et de cueillette. Ces comparaisons et interprétations sont à l'origine de ce que l'on nommera plus tard « ethnologie ».

Bronisław Malinowski l'exprimera avec clarté en 1922 : « J'ai utilisé le mot ethnographie pour les résultats descriptifs de la science de l'Homme et le mot ethnologie pour les théories spéculatives et comparatives. » C'est donc sans nommer son savoir que Jean-Nicolas Demeunier (1751-1814) est ethnologue avec l'*Esprit des usages et coutumes des différents peuples ou Observations tirées des voyageurs et des historiens* (1776). En France, la Société des observateurs de l'Homme clamant la nécessité d'établir une « science de l'homme » est fondée en 1799 et publie les *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'Observation des peuples sauvages* (1800) de Jean-Marie de Gérando (1772-1842). L'association ayant été dissoute par Napoléon en 1805, William Frédéric Edwards (1777-1842) fonde en 1839 la Société ethnologique de Paris dans un cadre où, avec l'apparition de la linguistique et de l'anthropologie physique, les peuples se confondent avec les langues et les physionomies ou « races ». Cette conception règne au sein de l'*Ethnological Society de New York* (1842) et de l'*Ethnological Society de London* (1843) dont l'ambition est de dresser l'histoire de tous les peuples en vue de reconstruire celle de l'humanité. James Cowles Prichard (1786-1848) diffuse le mot « ethnologie » avec ce sens (*Histoire naturelle de l'homme*, 1842) et tant l'*Oxford English Dictionary* (1884) que le *Dictionnaire Littré* la définissent comme « traitant de l'origine et de la distribution des peuples » (1863:1520). L'émergence de la préhistoire avec Jacques Boucher de Perthes (1788-1868), affirmant l'existence d'un homme antédiluvien sur la foi de silex taillés (1838), et le succès de *L'Origine des espèces* (1859) de Charles Darwin (1809-1892) finissent de légitimer

les recherches sur l'évolution de l'humanité. À l'époque, les nationalismes se renforcent et l'ethnologie étudiera les « races » française et allemande jusque dans les années 1930. Dans ce contexte, le métissage est au centre des débats et la question est de déterminer si, par exemple, celui des Français avec des Polonais entraîne une dégénérescence. Après la Seconde Guerre mondiale, la notion de race sera scientifiquement disqualifiée, l'ethnologie prendra alors un sens commun, à savoir l'étude de petites communautés et celle de peuples étrangers à l'observateur.

La méthode

La méthode des ethnologues est compréhensive et qualitative, tandis que les sociologues manient souvent les chiffres. On peut néanmoins arguer que, si le britannique Raymond Firth (1901-2002) passe sa vie à enquêter sur les Tikopia (trois mille individus en 1929), les sociologues dits de « l'école de Chicago » portent le même genre d'attention, dès les années 1920, sur de petits ensembles humains (un dancing par exemple), mais qu'à l'inverse Françoise Héritier (1933-2017) analysera les alliances matrimoniales de milliers d'individus. Aussi proposerons-nous ici que ce qui distingue les disciplines est d'abord le fait que les chercheurs ne se réfèrent pas aux mêmes textes et ne relèvent pas des mêmes départements universitaires. Le principe est un peu arbitraire, mais assez pertinent. Par ailleurs, la plupart des sociologues rentrent le soir chez eux quand il est exigé de l'ethnologue qu'il réside un certain temps parmi les gens qu'il étudie, c'est « l'observation participante » ou « bain de culture ». Ce partage du quotidien introduit la confiance, permet l'observation de cycles et accorde une place au vécu, comme une accusation en sorcellerie (Laura Bohannan, *Return to Laughter : An Anthropological Novel*, 1954). Si les ethnologues l'évoquent souvent comme une source de connaissances, le bain de culture est aussi une expérience de l'altérité. Épreuve initiatique plus ou moins troublante, le terrain interroge le « moi » de l'observateur, et de ce point de vue, la discipline est plus à rapprocher de la psychanalyse que de la sociologie.

Cette expérience de l'altérité ne constitue pas pour autant le savoir des ethnologues, car elle est, la plupart du temps, soigneusement effacée des textes produits. Un roman pourrait l'approcher par le ressenti, mais l'ethnologie n'est que le reste scientifique d'une altérité réduite à du différent, c'est-à-dire à une variation du même au sein d'un discours savant. Pour faire image, décrivons la

saveur de la fraise à quelqu'un n'en ayant jamais goûté. On peut dire que son goût est entre ceux de l'ananas et du citron (c'est vague) et ajouter que c'est « acide et sucré » (ce qui est plus précis car il s'agit d'invariants culturels). Mais pour faire science, il faut construire un modèle relevant du discours savant. Ainsi, une fraise, c'est grosso modo 90 % d'eau (H_2O), 13 % de calcium (Ca^{2+}), de l'acide ascorbique ($C_6H_8O_6$), des glucides, des sucres, des vitamines D et beaucoup de potassium. Une table des composants permet de comparer la totalité des fruits. Si l'on est très loin de l'expérience du goût de la fraise (équivalent de l'expérience du terrain), la formule permet néanmoins d'en reconstituer parfaitement la saveur. L'altérité du terrain, issue d'une situation de rencontre, est transformée par le déploiement de procédures scientifiques en une série de différences et de points communs entre les peuples, les sociétés, les humains en général.

C'est pourquoi nous dirons que la consistance de l'ethnologie (ce en quoi elle est originale), est la tresse de l'ethnographie et du « bain de culture », confrontée à une altérité, amenant à une troisième démarche : le comparatisme. Toute définition qui ignorerait l'altérité amènerait à conclure que l'ethnologie n'a pas sa place entre la psychologie, la sociologie ou les *cultural studies*.

Reconnaissons que ramener l'altérité du vécu à de la différence participe de l'impérialisme, ou d'une « appropriation des autres par la pensée ». Mais l'ethnologie, en proposant un universel scientifique partageable et transmissible, sort les monstres du placard : l'extraordinaire du cannibalisme des Tupinamba, de la chasse aux têtes des Ifugao, de la domination masculine universelle, etc., tout cela devient compréhensible à chacun. La discipline s'exerce donc dans un espace dont les trois angles ont pour noms : bain de culture, altérité et comparatisme. Toute œuvre ethnologique navigue entre ces trois pôles.

L'anthropologie

Qu'en est-il de l'anthropologie ? Selon la tradition française, on doit l'usage du terme à Jean Louis Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892), qui en 1855 a renommé « chaire d'anthropologie » sa chaire d'anatomie et d'histoire naturelle de l'Homme au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Il se proposait d'étudier « l'histoire naturelle de l'homme dans ses aspects physiques et mentaux ». Parallèlement, le neurologue Paul Broca (1824-1880), fonde en 1859 une Société d'anthropologie de Paris et, à nouveau, il

s'agit d'étudier l'homme sous ses aspects anatomiques. Mais pour Broca, à l'inverse de Quatrefages, les caractères physiques déterminent les caractères moraux. Le faible volume crânien de nos cousins primates expliquerait, selon lui, qu'ils ne soient « que des singes ». La moyenne des crânes des femmes étant en dessous de celle des hommes, leurs capacités intellectuelles sont également moindres. Au Royaume-Uni, des polygénistes fondent une Société anthropologique de Londres en 1863, en désaccord avec la théorie monogéniste de la Société ethnologique préexistante. En 1871, les deux sociétés fusionneront au sein d'un *Anthropological Institute of Great Britain and Ireland* (obtenant d'ajouter l'adjectif « Royal » en 1907, ce qui permet une subvention). On voit donc naître dans un temps rapproché une anthropologie britannique incluant l'archéologie, la préhistoire, l'anthropologie physique, et une ethnologie dont l'objet s'en tient à la recherche de l'origine des peuples. L'école américaine se constitue autour de l'existence des Amérindiens : l'anthropologie est l'addition de l'ethnologie (au sens ancien) avec la pratique de l'archéologie (car l'Amérindien a une histoire), la linguistique (l'Amérindien a une langue), l'anthropologie physique (l'Amérindien présente un type physique plus ou moins spécifique) et l'anthropologie culturelle (l'Amérindien possède une culture). Elle considère donc prioritairement les manifestations techniques et intellectuelles plutôt que les structures sociales. Mais les sociétés sont des corps dotés de fonctions et d'organes selon le britannique Alfred Radcliffe-Brown (1881-1955). Il utilise donc l'expression « anthropologie sociale » comme un pendant à l'anthropologie physique, et en enseignant à l'université de Chicago en 1934, il diffuse la discipline dans le monde anglo-saxon. En France, la création en 1924 et 1925 d'un Institut d'ethnologie par les durkheimiens Marcel Mauss (1872-1950), Paul Rivet (1876-1958) et Lucien Lévy-Bruhl (1858-1939), fait de l'ethnologie une « sociologie coloniale ». Ce qui explique que Mauss entre au Collège de France en 1931 comme sociologue, ou que Claude Lévi-Strauss se présente ainsi dans la toute première édition des *Structures élémentaires de la parenté* (sa thèse de 1948). Entre ces deux dates, une première chaire universitaire est inaugurée (1942) par Marcel Griaule (1898-1955), qui vide le mot ethnologie de toute référence physique. Entre 1948 et 1960, Lévi-Strauss introduit la terminologie de Radcliffe-Brown dans le champ français, et c'est à une chaire dite d'anthropologie sociale qu'il est élu en 1959. Il intitule néanmoins son approche « anthropologie structurale » et, dans l'esprit public, « anthropologie sociale » et « anthropologie

structurale » s'abrègent en « anthropologie ». Bénéficiant du prestige de son étymologie (anthropos = humain) et l'ethnologie s'étant compromise avec la colonisation, l'appellation est retenue, malgré une confusion possible avec l'anthropologie physique.

Nous définirons pour notre part, l'anthropologie comme « discipline questionnant la nature et les particularités ontologiques de l'espèce qui s'interroge sur l'être de l'être ». Une discipline, c'est-à-dire un savoir s'étant doté de sa propre discursivité, d'un ensemble de références, de principes d'argumentation et de preuves qui lui sont propres. Ainsi la biologie n'évoque pas l'esprit divin ou l'origine de classe comme principe de causalité, et la physique ne discute des phénomènes paranormaux qu'en ses propres termes. Cette discipline « questionne la nature et les particularités ontologiques » d'une espèce. Les choses ont généralement une nature, soit un ensemble d'attributs, celle des œufs est d'être ovales par exemple. Est ontologique ce qui la précède, c'est-à-dire dans ce cas l'immuable de l'espèce. On a donc une discipline dont le but est de découvrir les singularités d'une espèce qu'on ne peut définir *a priori*, mais dont on sait par contre, qu'elle s'interroge sur « l'être de l'être ». On aurait pu la nommer « l'espèce qui philosophe », mais la philosophie n'est qu'une façon parmi d'autres de penser. L'interrogation la déborde très largement, et on choisira provisoirement de la faire remonter à l'invention des funérailles marquant le basculement de l'espèce dans l'ordre du symbolique. Un ordre où l'objet manquant reste présent, car la pratique des funérailles présuppose que l'être ne se réduit pas au corps.

L'objet de l'anthropologie ainsi défini est borné. Avant ce moment, c'est peut-être de la zoologie, et on peut imaginer pour la suite, une espèce post-humaine prenant la forme d'une sorte de royaume de termites ou de corps immortels.

Dans son sens le plus large, l'anthropologie est un espace conceptuel : celui qui fait dialoguer toutes les démarches se proposant d'appréhender l'espèce humaine, soit l'ethnologie, la psychanalyse, la linguistique, la génétique, et ainsi de suite. Elle ne se réduit pas à leur addition car elles s'alimentent l'une l'autre : ainsi l'anthropologie structuraliste s'est inspirée de la linguistique.

À travers leurs pratiques ethnographique, muséologique, d'écriture et d'enseignement, les professionnels modèlent cet espace. Il est donc essentiel de souligner qu'en dépit de nos définitions, n'y a pas de discipline en soi, mais des gens rétribués pour reproduire, modifier ou élargir un ordre du discours dit anthropologique.

PARTIE 1

Écoles et courants

- Qu'est-ce qu'un courant
- Le courant évolutionniste
- Les trois écoles du diffusionnisme
- Franz Boas et le particularisme historique
- Le courant herméneutique
- Le fonctionnalisme
- Le structuro-fonctionnalisme
- Anthropologie et psychanalyse
- Culturalisme et personnalité
- L'anthropologie structurale
- Le marxisme en anthropologie
- Les néo-évolutionnistes
- La sociobiologie : une théorie naturelle de l'altruisme
- L'anthropologie féministe
- Le courant postmoderne :
une déconstruction de la discipline
- L'anthropologie psychologique et cognitive

QU'EST-CE QU'UN UN COURANT

L'ethnologie se pratiquant dans le cadre de traditions nationales déterminant les conditions d'exercice, les objets, les méthodes, son découpage en grands courants théoriques ou écoles est donc partiellement mythique. En partie seulement, car chacune de ces écoles correspond à une modalité différente d'agencement. Les informations d'un annuaire téléphonique (noms et numéros) livrées en vrac ne seraient pas transmissibles à un utilisateur et c'est par un ordonnancement spécifique (en ce cas alphabétique) qu'elles le deviennent. Le monde réel n'étant fait que d'une liste d'objets juxtaposés, toute représentation communicable exige une certaine façon de l'ordonner en un récit. Un courant ou une école recueille puis organise des matériaux ethnographiques selon un certain ordre permettant de les livrer en un discours ou récit continu et transmissible. C'est pourquoi l'œuvre de Lewis Henri Morgan (1818-1881) inaugure l'anthropologie scientifique en ordonnant les objets de la parenté, qui jusque-là n'étaient que des faits variables ne relevant même pas d'une catégorie, qu'il invente : celle des terminologies de parenté. Il se penche d'abord sur la manière dont chaque culture nomme ses parents (voir chapitre « Anthropologie de la parenté »), impose un premier ordre de sélection des « il y a ». Cette sélection est préconçue car au service d'une problématique : Morgan cherche à saisir une évolution de la famille humaine, et son hypothèse est que les terminologies la lui révéleront. Sur un terrain, certains faits (des « il y a ») sont donc retenus, et d'autres non, en fonction de problématiques prédéfinies, et chaque école élabore les siennes. Le recueil effectué, l'ethnologue tisse un récit des faits retenus, selon la perspective ou la fenêtre ouverte sur le réel par l'une des problématiques propres à l'école auquel son texte se rattache. Cette mise en récit emploie des concepts opérateurs : survie, personnalité de base, aire culturelle, système d'opposition.

Les écoles dépendent de la dynamique propre de la discipline, mais aussi d'un large contexte historico-social. La recherche sur les « caractères nationaux » se développe pendant la période de la Deuxième Guerre mondiale, en réponse à une certaine demande du gouvernement Nord-américain, qui soutient ainsi le

développement de l'école « culture et personnalité » (voir chapitre « Culturalisme et personnalité »). En fonction de cet air du temps, les écoles sont donc plus ou moins durables : la vague évolutionniste s'est étirée sur plus d'un demi-siècle. Naissant du croisement de l'époque et de l'héritage disciplinaire, une école naît, se développe en rhizome, et finit par épuiser tous les tiroirs du réel qu'autorisent ses concepts et le thème dominant l'ensemble de ses problématiques. Une école ne meurt pas, mais ses productions se réduisent progressivement à l'application de recettes : l'analyse des sociétés en termes de mode de production, chez les marxistes, par exemple. Lorsqu'une autre approche prend le dessus, la précédente ne disparaît pas pour autant. L'essentiel est que le reflux d'une école laisse sur la plage des trésors ethnographiques et théoriques, qui sont autant d'acquis scientifiques. Leurs points de vue rendent intelligibles des éléments du réel jusque-là négligés. Tel est évidemment le cas de l'anthropologie féministe, mais aussi du structuralisme apportant la règle d'inversion en matière d'emprunt culturel. Les exemples ne manquent pas. On peut citer, pour un classique français, l'analyse par Claude Meillassoux de la dot en Afrique de l'Ouest comme clé de voûte d'un système social et économique. Son modèle permet de comprendre une inflation d'un genre particulier que les économistes n'expliquaient pas. Citons aussi la mise en avant par Françoise Héritier d'une « valence différentielle des sexes », universelle jusqu'à nouvel ordre ; les propositions de Christian Geffray rendant compte de la pratique du scalp chez les Amérindiens ; l'identification des principes lignagers par Evans-Pritchard ; la lecture des interdits bibliques par Mary Douglas. Chacun de ces auteurs a œuvré dans le cadre d'une école de pensée dont les outils conceptuels permettent de dévoiler une partie du réel : le marxisme pour Meillassoux, le féminisme pour Françoise Héritier, l'anthropologie analytique pour Geffray, le fonctionnalisme pour Evans-Pritchard, le structuralisme pour Mary Douglas.

Chacun des chapitres suivants permettra de mieux comprendre.

LE COURANT ÉVOLUTIONNISTE

Accompagnant la construction des identités nationales occidentales, c'est tout au long du 19^e siècle que se développent l'histoire, l'archéologie, la linguistique et les études de droit, de mythologie et de religion comparés comme des disciplines, auxquelles la pensée évolutionniste donne un cadre. À la source des discours savants, on trouve l'indo-européanisme qui résulte de la tresse constituée par les débuts d'une science du langage, la relecture interprétative des mythologies, et plus spécialement celle que propose Johann Jakob Bachofen (1815-1887), ainsi que la découverte des textes de la civilisation indienne classique. Si, inévitablement, la curiosité désintéressée déborde la légitimité idéologique ou utilitaire, permettant à l'indoeuropéanisme de s'enraciner comme un savoir non-idéologique, avouons que la traque des migrations de peuplements, croisée à l'idée d'une mythique identité aryenne, mena parfois sur les chemins égarés du racisme.

Une fois le dernier nabab du Bengale défait (1757), Robert Clive (1725-74) crée l'Empire britannique et le premier gouverneur général (Lord Warren Hastings, 1732-1818) ordonne au jeune Charles Wilkins (1749-1836) de rédiger une grammaire du sanskrit (1779). Wilkins traduit la *Bhagavad Gita* (1785) et édite la première revue dédiée à l'Inde (1788). En 1784, Hasting suscite la création à Calcutta par William Jones (1746-1794) (président de la Cour suprême) d'une Société asiatique du Bengale (appelée Asiatic Society depuis 1951) et en 1786, Jones expose l'idée que grec, latin et sanskrit ont une origine commune. L'Allemand Friedrich Von Schlegel (1772-1929) reprend sa démarche comparative (vocabulaire et grammaire) en l'élargissant au persan, déclare l'ensemble de ces langues issues du sanskrit et les nomme indo-germaniques en 1808. En 1813, Thomas Young (1773-1829) diffuse l'hypothèse de l'existence d'une famille linguistique qu'il nomme indoeuropéenne et l'Allemand Franz Bopp (1791-1863) celle d'une civilisation commune. Médecin et secrétaire de la Royal Asiatic Society, Horace H. Wilson (1786-1860) occupe une première chaire de sanskrit à l'université d'Oxford (1832). Les États inaugurent parallèlement sur plus d'un siècle, des musées d'art et d'histoire issus des cabinets

de curiosités (British Museum, 1759; Louvre, 1791; Glyptothek de Munich, 1816; Prado de Madrid, 1819; Nationalmuseet de Copenhague, 1849; Germanisches Nationalmuseum, 1852; Muzeum Narodowe de Varsovie, 1862) dont les mises en scènes aident à l'enracinement des identités nationales alors que ceux d'histoire naturelle représentent l'évolution humaine et les peuples conquis. Bientôt apparaissent les musées coloniaux des empires, où se mêlent témoignages des conquêtes et objets ethnographiques (Colonial Museum de Londres, 1857, Kolonial museum d'Haarlem, 1864, Colonial museum de Wellington, 1865, Het Koloniaal Museum de Tervuren, 1897), les Musées d'ethnologie ou d'anthropologie sous la forme d'institutions propres, telles le Musée Ethnographique du Trocadéro à Paris (1878) ou le Königliche Museum für Völkerkunde de Berlin (1880-1886) ou encore les musées d'histoire naturelle (Smithsonian Institution à Washington, 1855, American Museum of Natural History de New York, 1869). Les objets sont exposés par ordre de complexité selon un arrangement évolutionniste qui correspond à des phases de la culture. Les musées désirant remplir leurs vitrines et constituer des collections, seront le lieu du déploiement de la discipline dans une seconde phase de son histoire. Celui de l'université d'Oxford (1884) est aujourd'hui un vestige de cette anthropologie, car selon les vœux de son fondateur Augustus Pitt-Rivers (1827-1900), ce mode de présentation y était conservé jusqu'à récemment.

Idéologie et scientisme

La pensée dite évolutionniste se déploie en toile de fond idéologique et scientifique. Tentant d'embrasser la totalité des savoirs de leur temps, ses tenants postulent une évolution de l'humanité selon laquelle les sociétés dites « primitives » témoignent de stades antérieurs des civilisations du monde. On aurait donc des sociétés plus ou moins avancées ou autrement dit, plus ou moins civilisées. L'opinion s'arrête généralement à ce point, et accuse: ces théories sont aujourd'hui jugées non seulement fausses, mais également racistes. C'est aller un peu vite: Karl Marx et Friedrich Engels considéraient comme stupide l'idée d'une infériorité raciale, et on lit des opinions bien peu racistes chez d'autres évolutionnistes. Ainsi Edward Tylor (1832-1917) écrit: « Nous pourrions brosser un tableau à peine différent d'un agriculteur anglais et d'un nègre d'Afrique centrale. Ces pages contiendront tellement de preuves de ces correspondances parmi

le genre humain qu'il est inutile d'insister [...]. Les détails de notre étude prouveront que l'on peut comparer des stades de culture sans tenir compte de ce que des tribus utilisant les mêmes instruments, observant des coutumes identiques ou croyant aux mêmes mythes, peuvent cependant différer par leur apparence physique, la couleur de la peau et des cheveux » (1871). Citons également L. H. Morgan : « L'histoire de la race humaine est une dans sa source, une dans son expérience, une dans son progrès. » (1877). Dans ce dernier passage, il convient de lire correctement le mot « race », Morgan écrit bien : « la race humaine ». Le sens du mot, est par ailleurs inversé chez d'autres auteurs. Ainsi Louis Tauxier (1871-1942) déclare *Enquête(r) sur les petites races de la Guinée française* (1909) et le même parle de « race Soussou » et d'autres de « race Bambara. » Partagée par la plupart des auteurs, cette définition, synonyme d'ethnie (les auteurs emploient aussi les mots « nation » ou « peuple »), reste en vigueur jusqu'à environ 1945. Si la juste condamnation d'une telle catégorisation s'affirme ensuite, ne lisons pas les évolutionnistes avec les préjugés d'aujourd'hui. Ils balayaient le créationnisme tout en défendant généralement l'idée de l'unité du genre humain et ils sont souvent par ailleurs, des militants actifs d'associations antiesclavagistes (J. C. Prichard, L.-H. D. Buxton, T. Hodgkin, E. Tylor), parfois révolutionnaires (K. Marx et F. Engels) et même féministes (John Stuart Mill). Attendant de la science des solutions à tous les problèmes, les évolutionnistes font de l'histoire humaine une suite de perfectionnements avec une assurance justifiée par les progrès de tous types dont ils sont les témoins, et notamment ceux, prodigieux, de la médecine (vaccination, anesthésie, antiseptique). Nonobstant, leur position sociale explique leur optimisme puisqu'ils appartiennent à une émergente « intelligentsia » souvent mêlée à l'industrie (F. Engels est un héritier du textile, L. H. Morgan a une fortune issue du chemin de fer...). Quoi qu'il en soit, le courant évolutionniste bâtit une épistémè et l'anthropologie comme un champ de savoir, quoique qu'il ait des devanciers dans les sciences naturelles et la préhistoire des sciences sociales. Citons le marquis De Condorcet (1743-1794) dont l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* (1794) expose les étapes du passage des peuples nomades à l'agriculture, à l'alphabet, etc. Puis viennent la sociologie d'Auguste Comte (1798-1857) et les recherches sur les ouvriers de Frédéric Leplay. Pour ce courant, le *Allgemeine Kulturgeschichte der Menschheit* (*Histoire générale de la culture de l'humanité* en dix volumes, 1843-1852) de Gustav Klemm (1802-1867), est essentiel.

Il rassemble une collection à l'origine du musée ethnographique de Leipzig et propose un découpage en trois époques : la sauvagerie, où l'humanité vit en horde de cueillette, puis la phase dite de la soumission, car la tribu reconnaît l'autorité d'un chef à caractère sacerdotal, contemporaine de l'adoption de l'élevage et de l'agriculture. Enfin vient le stade de la liberté. Durant plus d'un demi-siècle, tous les auteurs font un usage intensif de son immense compilation ethnographique, et selon Robert Lowie (1883-1957), il anticipe la définition anthropologique en définissant la culture comme l'ensemble des « coutumes, connaissances et techniques de la vie publique et privée dans la guerre et la paix, la religion, les sciences et les arts » (« customs, information, and skills, domestic and public life in peace and war, religion, science and art » R. Lowie, *The History of Ethnological Theory*, 1937:12).

Les évolutionnistes et leurs prédécesseurs comptent évidemment des personnalités peu sympathiques avec par exemple Thomas Arnold (1795-1842) qui inaugure une chaire d'histoire à l'université d'Oxford (1841) et retrace les progrès de l'humanité en termes de races successives plutôt qu'en termes de progrès techniques. Un peu plus tard, l'anatomiste Robert Knox (1791-1862) reprend le même schéma dans *The Races of Man* (1850). C'est sur la foi de ce best-seller savant qu'environ la moitié des trente-huit membres de l'*Ethnological Society* de Londres endossent des opinions racistes. Si les œuvres de Charles Lyell (1797-1875) et de Charles Darwin (1809-1882) offrent une base naturaliste au courant évolutionniste, soulignons que les anthropologues sont philosophiquement plus proches des conceptions de Jean-Baptiste de Lamarck (1744-1829) que de celles de Darwin : tout comme les caractères acquis chez Lamarck, l'évolution culturelle est à leurs yeux un processus cumulatif orienté vers une fin.

Après l'apparition des agents des affaires indiennes (H. R. Schoolcraft, 1793-1864) et après les études linguistiques (A. A. Gallatin, 1761-1849), c'est sous le drapeau évolutionniste que de la discipline dite « ethnologie » se développe aux États-Unis. Une dizaine de chercheurs dont notamment Frank Hamilton Cushing (1857-1900) et James Mooney (1861-1921) sont embauchés par le *Bureau of Ethnology* (1879) de l'Institution Smithsonian dirigée par John Wesley Powell (1834-1902). Une *Anthropological American Association* voit finalement le jour en 1888. Pour la Grande-Bretagne, où deux sociétés savantes existent, on retiendra un peu arbitrairement l'année 1850 comme celle de la reconnaissance formelle de l'ethnologie, laquelle forme avec la géographie

la section E de la *British Association for the Advancement of Science*. Une lutte intense y oppose les évolutionnistes aux créationnistes, partisans d'une lecture littérale de la Bible. Le 30 juin 1860, l'*Association* organise à Oxford, le fameux débat opposant Thomas H. Huxley (1825-1895) dit « le bulldog de Darwin », à l'évêque d'Oxford Samuel Wilberforce (1805-1873) à propos d'une ascendance simiesque de l'Homme. Le premier en sort victorieux mais n'est pas forcément le plus progressiste : le vaincu est le fils de William Wiberforce (1759-1833), un politicien qui fait voter des lois antiesclavagistes par le Parlement britannique (1833).

Les différents stades de la pensée évolutionniste

Il convient de distinguer deux moments dans la pensée évolutionniste. Le premier est celui de juristes tels Sir Henry James Sumner Maine (1822-1888), Lewis Henry Morgan (1818-1881), John Ferguson McLennan (1827-1881) et John Lubbock (1834-1913) qui questionnent d'abord l'origine des catégories du droit et leur évolution. Ils partent à la recherche de l'origine de l'État, de la famille monogame et de la propriété privée. La société primitive, selon eux, serait collectiviste, sexuellement désordonnée et gouvernée par les liens du sang. Ainsi l'*Ancient Law* (1861) d'H. Maine dessine une organisation consanguine évoluant vers une forme territoriale étatique. Mais ce sont surtout les questions du droit patriarcal et matriarcal qui prennent le pas. J. J. Bachofen imagine un matriarcat primitif (*Le Droit Maternel*, 1861, trad. 1996), alors que dans *Primitive Marriage. An Inquiry into the Origin of the Form of Capture in Marriage Ceremonies* (1865) J. F. McLennan recherche une « paternité primitive ». Il introduit à cette occasion, les notions (qu'il reprend de la botanique), d'exogamie (épouser à l'extérieur du groupe), d'endogamie (épouser à l'intérieur de son groupe) et de « fossile social » désignant la subsistance d'un élément relevant d'un ancien état de société. Le fossile social est « identique à ceux des géologues ». Par exemple, la cérémonie de la capture de l'épouse est le « fossile » d'un temps où les femmes étaient vraiment enlevées par la force. Le portage de la mariée par l'époux lors de l'entrée dans le domicile conjugal serait l'ultime trace de ces rapt. La notion de fossile devient « survivance » sous la plume d'E. Tylor : « procédés, coutumes, opinions et ainsi de suite, étant passés par la force de l'habitude dans un nouvel état de société différent de celui qui leur avait donné naissance et qui restent comme des preuves et

des échantillons d'une condition ancienne de culture, dont la nouvelle est issue. » Comme les fossiles révèlent les âges de la Terre, les survivances permettent de reconstituer un état antérieur des sociétés, et sont les principaux outils des évolutionnistes. Notons que le mot « folklore » (selon la définition originale d'« antiquités populaires ») charrie une idée semblable. L'œuvre de Lewis H. Morgan, *Ancient Society, or Researches in the Line of Human Progress from Savagery, through Barbarism to Civilization* (1877, trad. *La société archaïque*, 1971) est souvent cité comme la référence évolutionniste majeure, car l'ouvrage explique le développement de l'humanité dans sa totalité et synthétise les thèmes, la méthode et la philosophie du courant. *Ancient Society* distingue trois périodes : sauvagerie, subdivisée en état ancien (la naissance de l'humanité), moyen (du poisson comme nourriture à l'usage du feu) et récent (avec l'invention de l'arc). La barbarie ancienne débute avec la poterie, la moyenne s'instaure avec la domestication des animaux puis vient l'agriculture du maïs, les hommes travaillent le fer à l'état supérieur de la barbarie, et avec l'alphabet et l'écriture vient la civilisation. Selon Morgan, la descendance matrilineaire associée à la « gens » (le clan maternel) est un attribut de la sauvagerie moyenne (dont les aborigènes australiens offrent l'exemple). Au milieu de la barbarie et à mesure que la famille devient plus monogame, les différents peuples amérindiens illustrent le passage de la descendance des femmes à la ligne masculine. Dans la dernière époque de la barbarie, la descendance est clairement du côté mâle comme l'illustrent les tribus grecques. À l'exception de l'état inférieur de sauvagerie qui reste hypothétique (car aucun peuple n'en est le témoignage), les cultures du monde sont classées dans l'une ou l'autre des étapes. La série de développement établie par Morgan présente une comparaison de faits existants qui sont distribués dans le temps. Inventant la méthode comparative appliquée à des objets (coutumes, techniques, institutions et croyances) la reconstruction évolutionniste montre une histoire unilinéaire dont, fait essentiel, les similitudes ont pour origines l'unité psychique de l'homme (thèse d'abord émise par Adolf Bastian). La question de l'unilinéarité mérite débat, car s'il est clair qu'il existe plusieurs voies pour E. Tylor ou Herbert Spencer (1820-1903), nous dirons qu'il s'agit d'abord d'un principe méthodologique pour d'autres (tel H. L. Morgan). Selon Spencer, le schéma évolutionniste n'est qu'un modèle, qui ne correspond pas nécessairement à ce que l'on observe empiriquement (*Principes de sociologie*, 1876-1896,

trad. 1878-1898). Il revient aux adversaires des évolutionnistes d'avoir rigidifié ce schéma pour leur en faire reproche.

Les questions relatives aux origines et à la nature des croyances et de la religion surgissent lorsque l'Église perd de sa puissance (1870-1880). Pour étudier le « fait religieux », les évolutionnistes s'appuient sur des matériaux issus de l'antiquité européenne, de l'Inde et de l'Égypte ancienne, et l'ethnographie y joue un rôle éminent après l'invention du totémisme australien (L. Fison et A. W. Howitt, *Kamilaroi and Kurnai*, Melbourne, 1880 J. Dawson, *Australian aborigines*, Melbourne, 1881). Edward B. Tylor, Andrew Lang (1844-1912) et James G. Frazer (1854-1941) sont les champions de ce second moment évolutionniste. Après un voyage au Mexique et la rédaction de *Anahuac, or Mexico and the Mexicans, Ancient and Modern* (Londres, 1861), E. B. Tylor, un quaker (comme beaucoup de savants et d'évolutionnistes), s'intéresse au folklore, à la préhistoire, aux religions et à ce qu'il désigne du mot « culture », qu'il définit au début de son *Primitive Culture* comme « Culture or Civilization, taken in its wide ethnographic sense, is that complex whole which includes knowledge, belief, art, morals, law, custom, and any other capabilities and habits acquired by man as a member of society. » Un passage que les anthropologues traduisent généralement aujourd'hui comme : « la culture est un ensemble complexe qui englobe les connaissances, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes, et toute autre capacité et habitude acquise par l'Homme en tant que membre d'une société ». Publié en 1865, *Researches into the early history of mankind* (trad. *Recherche sur les débuts de l'histoire de l'humanité*) est presque entièrement dédié à la technologie. E. Tylor devient conservateur du Musée de l'Université d'Oxford (1883) puis chargé de cours en anthropologie (1884-1895) et nommé assistant en 1896. En 1873-1874 il publie les deux tomes du déjà cité *Primitive Culture* (trad. *La civilisation primitive*, 1871). Si le premier est consacré à divers thèmes (évolution sociale, origine du langage, mythes), le second est entièrement dédié à la religion. L'indo-européaniste Max Müller (1823-1900), avait proposé la théorie naturaliste d'une origine du sentiment religieux comme le résultat d'une appréhension des phénomènes naturels. L'humanité appréciant le soleil et craignant la foudre, les aurait divinisés. Pour E. Tylor, c'est plutôt de l'expérience du double (rêve, miroir offert par l'eau), provoquant un questionnement, que provient l'idée d'une arrière-scène prenant le nom d'âme. Objets et phénomènes naturels sont perçus comme disposant d'une âme, puis les âmes sont élargies aux ancêtres,

la croyance aux esprits prend corps, et cette période de l'humanité accompagnée de pratiques magiques est appelée « animisme » et débouche sur un polythéisme institutionnalisé, évoluant en monothéisme, avant que la rationalité ne s'impose. Sa théorie est souvent qualifiée « d'intellectualiste ». Le mot « animisme » provenant de l'alchimie et des premiers pas de la chimie, est employé en 1866 pour l'attribution d'âmes à des objets inanimés et enfin plus précisément définie en 1871 comme la « croyance que toute chose et manifestation de la nature sont dotées d'une âme individuelle ». De l'animisme naît le totémisme, dont on doit encore la définition à E. Tylor, thème sur lequel travailleront la majorité des auteurs jusqu'à ce chef-d'œuvre qu'est *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912) d'Émile Durkheim (1858-1917) achevant le cycle de l'école évolutionniste. *Primitive Culture* inspire notamment William Robertson Smith (1846-1894) qui, relisant l'Ancien Testament à la lumière de l'anthropologie, publie *the Religion of the Semites* (1889), ouvrage fondamental pour l'histoire de l'analyse comparée des religions. C'est après sa lecture que l'Écossais George Frazer (1854-1941) ouvre ses activités érudites de traduction de textes grecs et latins à la réflexion anthropologique. Frazer est obsédé par la composition de son œuvre ; jugeant que cela lui demande trop de temps, il cesse d'enseigner après une année à l'université de Liverpool en 1907-1908. Il maîtrise une dizaine de langues et rédigera une trentaine d'ouvrages rassemblant la totalité de la littérature ethnographique de l'époque. Parmi ces textes, *The Golden Bough (Le Rameau d'Or)* compte deux volumes lors de sa première édition (1889), la troisième douze (1915) et la dernière (1936) treize. Il s'agit de l'ouvrage anthropologique le plus diffusé de tous les temps. Selon Frazer, trois âges marquent l'évolution de l'humanité : magie, religion et science. Magie et religion sont distinguées car la magie est, comme la science, fondée sur l'expérimentation (ainsi l'alchimie débouche sur la chimie). L'étape religieuse est une régression de l'esprit (superstition et loi remplacent l'expérimentation). Armée du concept de survivance (dont le christianisme est l'exemple), la méthode de G. Frazer consiste à mettre mythes et rites en parallèle avec pour fil central le symbolisme du cycle de la vie (mort et renaissance). Comme tous les évolutionnistes, c'est un grand classificateur et en vue d'établir une typologie, de longues listes d'exemples se succèdent : ainsi les dizaines de mythes d'origine de la mort sont réparties en quatre types. *Le Rameau d'or (Golden Bough)* et sa renommée sont inséparables d'un tableau de William Turner (1775-1851) qui en inspire le titre.

En 1798, avec *Le lac Aверne: Énée et la Sibylle de Cumès*, l'artiste illustre un passage de *L'Énéide* du poète latin Virgile (-70 – -19), où Énée et la Sibylle tendent un rameau d'or au gardien des enfers afin d'être admis dans le royaume des morts (le lac Aверne produisant des émanations fétides). Une seconde version du même tableau datée de 1834 ajoute des éléments mythologiques et une mystérieuse végétation (un bosquet), puis une troisième version est titrée *Le Rameau d'or* et le lac Aверne devient le lac de Némis proche de Rome. L'œuvre de J. G. Frazer débute par sa description : « Qui ne connaît le *Rameau d'or* de Turner ? Dans ce paysage, irradié de reflets empourprés. »... Frazer voit le rameau comme du gui ayant le pouvoir magique de résurrection « quand les druides le cueillaient avec une serpe d'or aux solstices d'hiver et d'été », aux dires de Plinie

La postérité retiendra surtout le thème du « roi divin ». G. Frazer étudie les tabous sacralisant les prêtres, les chefs et les rois, et en donne des exemples européens, asiatiques et africains. L'ethnographie révèle que, issus de familles incestueuses, les « rois divins », reproduisent rituellement l'inceste en Égypte, chez les Perses et les Incas, en Mélanésie, à Hawaï, à Madagascar, chez les Yorubas, les Ashanti, les Nyoro, les Zandé, les Shilluk, les Shona, les Lovedu, les Thonga, etc. Cet inceste royal (mariage entre père et fille, ou avec la sœur du père, ou avec les sœurs ou demi-sœurs) est un acte magique. En 1897, É. Durkheim écrit que la prohibition de l'inceste est motivée par la crainte qu'inspirent les écoulements sanglants et dangereux des femmes consanguines (« La prohibition de l'inceste et ses origines », *Année sociologique*, vol.1). La violation de ce tabou par le roi, et les cérémonies qui suivent, en font un roi « divin », ainsi qu'un danger pour lui-même et pour les autres. Passées en lui par « contagion », les vertus du sang le rendent apte à magiquement faire tomber la pluie, maintenir la fertilité des champs, la fécondité du bétail et des femmes, et à assurer la prospérité de ses sujets l'accueillant parfois aux cris de « nos récoltes », « notre pluie », « notre santé ». Son état est lié à un ensemble de tabous et de précautions : interdits sexuels, alimentaires, de contact et assignation à résidence, etc. car la force émanant de sa personne met ses sujets en danger notamment en cas d'épanchement de son sang. Un roi malade est condamné et mis à mort lorsque ses forces déclinent ou après une succession de mauvaises récoltes ou de sécheresses. « Sa vie n'a de valeur qu'autant qu'il s'acquitte des fonctions que comporte sa position, en ordonnant le cours de la nature pour le bien de son peuple.

Dès qu'il manque à ses devoirs, les soins, le dévouement, les hommages religieux qu'on lui prodiguait font place à la haine et au mépris », écrit Frazer. Un régicide rituel (il est étranglé) peut aussi se tenir à terme fixe (huit, trois ans). Frazer évoque les rois nilotiques et de Méroé mais aussi le roi-prêtre du bois de Néli comme à l'origine de tous les systèmes monarchiques : « Dans le bosquet sacré se dressait un certain arbre auprès duquel, [...] un être au lugubre visage restait embusqué. À la main, il tenait un glaive dégainé [...]. Ce personnage tragique était à la fois prêtre et meurtrier, et celui qu'il guettait sans relâche devait tôt ou tard le mettre à mort afin d'exercer lui-même la prêtrise à sa place. Telle était la loi du sanctuaire. Quiconque brigait le sacerdoce de Néli ne pouvait en exercer les fonctions qu'après avoir tué son prédécesseur de sa main ». Ajoutons que lié aux forces de la nature, le roi fait aussi fonction de bouc émissaire prenant en charge les maux du groupe. Sa mise à mort purifie la collectivité et nombreux sont les textes insistant sur cet aspect. Régner est garantir l'ordre du monde et de la société en observant des prescriptions rituelles, mais ne consiste nullement à gouverner. Associant sacré et violence, le roi se métamorphose néanmoins progressivement en chef détenteur de la violence légitime car si le groupe se protège contre les dangers magiques émanant de sa personne, ses membres oublient bientôt que les conduites imposées à son égard ont originellement pour but leur protection, la peur inspirée par son pouvoir magique se double alors de celle issue d'un pouvoir réel¹ (*Les origines magiques de la royauté*, 1920). Après un *Totemism* (1887) Frazer publie *Totemism and Exogamy* (1910) qui, devançant de peu le livre d'É. Durkheim, inspire bien des travaux sur la parenté et l'organisation sociale. Sigmund Freud (1856-1939) déclare aussi que son œuvre est la source principale de son propre *Totem et Tabou* (1913) et Geza Róheim (1891-1953) développera ces thèmes en psychanalyse.

Outre l'évolution politique, religieuse et sociale, l'évolutionnisme traite de domaines plus spécifiques tels que l'art avec Alfred Cort Haddon (1855-1940) pour qui l'évolution des formes va du réalisme à la stylisation. Comme dans le cas de la plupart des conclusions évolutionnistes, c'est pure spéculation, mais A. C. Haddon est le premier à inclure les arts dits primitifs dans l'histoire de l'art (*Evolution in Art*, 1895 ; *Reports of the Cambridge*

1- Le lecteur se reportera aussi à nos chapitres : « Représentations religieuses, sorcellerie et magie » et « Anthropologie politique ».

Anthropological Expedition to Torres Straits, vol.4, Arts and crafts, Cambridge University Press, 1912).

N'oublions pas non plus que la raciologie devient très présente à partir des années 1880. En France, Paul Broca (1824-1880), créateur de la Société d'anthropologie (1859) et de l'École d'anthropologie de Paris (1875), met au point les instruments qui permettent des mesures anthropométriques exactes notamment du crâne et du poids cérébral. A. C. Haddon mesure ceux des Gallois, d'autres ceux des Bretons, des Irlandais, des Wolofs ou des Annamites.

Ce faisant, ils s'engagent dans une voie aujourd'hui considérée comme sans issue scientifique.

LES TROIS ÉCOLES DU DIFFUSIONNISME

Aux évolutionnistes, persuadés que des étapes communes mènent les sociétés vers la civilisation, succède et s'aditionne le courant dit du diffusionnisme. Le souci de ses promoteurs est de reconstruire l'histoire des mouvements de populations, et de la diffusion des techniques et des traits sociaux ou culturels dont elles sont porteuses. Ils se penchent ainsi sur les questions de la provenance des Amérindiens et des Polynésiens, ou encore sur la diffusion de l'agriculture, du bouddhisme en Asie ou du jeu d'échecs dans le monde.

On distingue trois écoles de diffusionnisme. La première est germanophone (allemande et autrichienne), la seconde est britannique et la troisième se développe aux États-Unis. Leurs points de vue sont différents, mais partagent le « trait culturel » comme objet d'étude.

L'école germanophone

Dès le début de la colonisation (Mélanésie et Océanie, Togo, Cameroun, Sud-Ouest Africain, Namibie), les Allemands rassemblent d'importantes collections d'objets et d'observations. Considéré comme le père de l'anthropologie universitaire allemande, Adolf Bastian (1826-1905), ex-médecin de la marine, est à partir de 1869 le premier conservateur des collections ethnographiques (*Ethnographischen Sammlung*) du Musée national, avant qu'en 1873, un musée spécifique ouvre à Berlin sous le nom de Musée royal d'ethnologie (*Königliches Museum für Völkerkunde*). Dans l'Allemagne à peine unifiée, les grandes villes sont en compétition et leurs chambres de commerce financent des *Völkerkunde*¹ *Museum* : à Hambourg (1879) avec Georg Thilenius (1904-1935), à Leipzig (1869) avec Gustav Klemm puis Karl Weule, à Francfort avec Leo Frobenius (1873-1938), Göttingen, Stuttgart, etc. Ces musées sont liés aux universités, et la plupart des praticiens viennent de la géographie et non de la sociologie, de la philosophie ou des

1- *Völkerkunde* signifie ethnologie en allemand.

sciences naturelles. Aussi, la tradition allemande échappe-t-elle à peu près complètement à l'évolutionnisme.

Fondateurs de l'école diffusionniste, supposant que l'homme a une disposition à emprunter plutôt qu'à inventer, Fritz Graebner (1877-1934) puis Bernhard Ankermann (1859-1943) sont conservateurs au musée de Berlin et, s'occupant d'objets, prêtent peu attention à la culture non matérielle. Remarquant des similitudes entre des objets issus de sociétés éloignées, Graebner fait l'hypothèse d'une diffusion et s'attache à en montrer les signes. Avec le « critère de forme » (ressemblance) et le « critère de qualité » (similitude dans la complexité d'un élément donné), permettant d'évaluer l'importance des contacts, il établit la méthodologie de « l'école diffusionnisme historico-culturelle », négligeant les distances lorsque l'affinité entre les cultures de deux peuples est établie. Ce principe dit de *Ferninterpretation* (interprétation de l'emprunt) abolit donc l'espace, mais aussi le temps, car les groupes de traits individuels (faisceaux de traits) composent des « complexes culturels » sans que des relations fonctionnelles entre traits soient nécessaires. Partant des cultures du Congo et de l'Afrique occidentale, Bernhard Ankermann (1859-1943) retrouve des « complexes de traits » tels que sociétés secrètes, masques, xylophones, flûtes de Pan, tambours de bois, figures humaines sculptées, cannibalisme, boucliers en jonc et en bois, tissus d'écorce, etc., jusque dans certaines sociétés de l'Amérique du Sud. Leur interprétation par l'emprunt rapporte alors ces « complexes culturels » (africains et américains) à une origine unique dont la diffusion historique compose un « cycle culturel » (*Kulturkreise*). Supposant que l'humanité a depuis longtemps parcouru la planète en tous sens, cette ethnologie a, selon Graebner et Ankermann, pour objectif non de déterminer l'origine et la diffusion d'objets isolés, mais de reconstituer l'aire de diffusion des complexes culturels et de les stratifier historiquement. À Vienne, le père Schmidt reprend ces principes et, aidé de Wilhelm Koppers (1886-1961) et de Martin Gusinde (1886-1969) (tous trois appartiennent à la Société catholique du *Verbi Divini*) fonde l'École historique culturelle (*Kulturhistorische Schule*) dont les travaux ethnographiques portent sur les Amérindiens Yamana et Selk'nam (Ona) de la Terre de Feu, et sur les Pygmées, qui sont censés représenter la strate culturelle primordiale (*Urkultur*). En les étudiant dans leur état actuel, ils espèrent retrouver les structures sociales et économiques d'une couche première de l'expérience

humaine universelle. Sous l'influence de Graebner, d'Ankermann et de Friedrich Ratzel (1844-1904), père de la géographie allemande, Leo Frobenius (1873-1938) fonde les Instituts de morphologie culturelle de Munich et Francfort. Comme les évolutionnistes, Ratzel, qui fut le maître de Frobenius, postule l'unité du genre humain, mais dresse un tableau géographique des peuples opposant les « peuples proches de la nature » (*Naturvölker*) aux « peuples civilisés » (*Kulturvölker*) (*Völkerkunde*, 1885 à 1888). Frobenius complète avec des éléments nouveaux (boucliers, instruments de musique, types d'habitat) la carte de répartition des types d'arcs établie par Ratzel, et définit ainsi des aires culturelles africaines sur la base de l'addition de traits culturels (*La culture ouest-africaine*, 1897/98). Il leur ajoute une dimension psychologique avec le concept de *paideuma*, qui exprime une conception du monde et une manière spécifique de création du sens (*Sinnstiftung*). La *paideuma*, c'est l'âme d'une culture qui anime les membres d'une société et caractérise des systèmes sociaux : chasseur-collecteur, constructeur de mégalithes, société à roi divin, etc. Selon Frobenius, les cultures connaissent une naissance, une période d'enfance, un apogée, puis un déclin et une mort (*Le destin des civilisations*, 1932). Cette vision, qui n'accorde pas de place à la permanence de la race, sera critiquée par les Nazis, qui fermeront son institut au décès de Frobenius. Notons encore que, lors de la découverte de statuettes en Afrique de l'Ouest (1910), Frobenius les rapproche de celles de la Grèce antique et les inclut dans un même complexe culturel. Léopold Sédar Senghor (1906-2001) et les poètes du mouvement de la négritude se réclameront de lui. D'un autre côté, si en ethnologie les idées de la *Kulturhistorische Schule* paraissent vite désuètes, n'oublions pas qu'elles sont d'un temps où anthropologie physique, ethnologie, linguistique et préhistoire n'étaient pas séparées. Aussi des préhistoriens ne s'offusqueront pas de recourir aux principes diffusionnistes comme en témoignent des travaux récents sur les cultures mégalithiques, ou le remarquable *The Lapita Cultural Complex in Time and Space: Expansion Routes, Chronologies and Typologies* (ed. par Christophe Sand, Scarlett Chiu, Nicholas Hogg, 2015). Indiquons pour finir que les ethnologues allemands seront généralement pro-nazis après 1933, alors que les Autrichiens se réfugieront en Suisse.